

Qu'est-ce que l'imaginaire ? De l'imagination à l'imaginal

Joël Thomas

Louvain-la-Neuve, le 8 juin 2026

[Extrait des [Folia Electronica Classica](#), t. 52, juillet-décembre 2026]

Qu'est-ce que l'imaginaire ? De l'imagination à l'imaginal

Joël Thomas

Professeur émérite à l'université de Perpignan-Via Domitia – CRESEM EA 7397

<joel.thomas66@orange.fr>

Résumé :

L'imaginaire fait partie de ces notions que tout le monde croit connaître, mais qu'on a beaucoup de mal à définir. Nous nous attacherons donc à cerner au plus près trois notions centrales pour notre propos, et qui ne se superposent nullement : l'imaginaire, l'imagination et l'imaginal. L'édifice de la psyché humaine, son imaginaire, s'élabore à partir de deux moteurs essentiels : la mémoire et l'imagination. Or il ne saurait y avoir d'imagination sans mémoire. On ne crée pas *ex nihilo*. Mais il manque encore un élément important à notre édifice des images, un élément auquel nous conduisent les symboles : l'imaginal. Partant de là, nous nous attacherons à un exemple : l'imaginaire scientifique. Ainsi, les avancées de G. Bachelard, puis de G. Durand, tendent à fonder le statut de l'imagination aujourd'hui : un moteur de la créativité, et surtout une preuve que notre réalité n'est qu'un niveau, un fragment de la réalité totale. Nous espérons avoir montré que l'imagination ne se comprend, en fait, que dans sa relation avec l'imaginal, dans le dynamisme organisateur de nos imaginaires.

Mots-clés :

Imagination / imaginal / imaginaire / créativité / Gaston Bachelard / Gilbert Durand

Summary :

The imaginary is one of those notions that everyone thinks they know, but that is hard to define. We will therefore endeavor to define three central notions for our purpose, which are in no way superimposed: imaginary, imagination, and imaginal. The building of the human psyche, its imaginary, is developed from two essential engines: memory and imagination. There can be no imagination without memory. We do not create *ex nihilo*. But there is still an important element missing from our edifice of images, an element to which we are led by symbols: imaginal. From there, we will focus on an example: scientific imagination. Thus, the advances of G. Bachelard, then of G. Durand, tend to found the status of the imagination today: a motor of creativity, and above all a proof that our reality is only a level, a fragment of total reality. We hope to have shown that imagination can be understood, in fact, only in its relation with imaginal, in the organizing dynamism of our imaginations.

Keywords :

Imagination / imaginal / imaginary / creativity / Gaston Bachelard / Gilbert Durand

L'imaginaire fait partie de ces notions que tout le monde croit connaître, mais qu'on a beaucoup de mal à définir quand on y pense plus précisément. La phrase célèbre de saint Augustin sur le temps pourrait s'appliquer à l'imaginaire : « Qu'est-ce que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette question, je l'ignore. » (*Confessions*, XI). Nous contournerons donc, dans un premier temps, ce problème délicat de la nature de l'imaginaire, pour remonter à sa genèse, en nous attachant d'abord à l'imagination, comme capacité que nous avons de produire des images mentales (l'imaginaire étant alors, selon sa définition la plus classique, le *produit* de cette faculté) ; puis à l'imaginal, notion déterminante pour notre propos ; enfin nous verrons que, de même que, dans le cerveau tout est mouvement, dans l'imaginaire – pris au sens de : organisation dynamique des images – tout est relation entre des lieux et des liens.

L'imagination est elle-même une notion délicate à cerner, d'autant qu'elle résiste aux investigations des neurosciences, puisqu'on n'a pas réussi à la localiser dans une zone cérébrale précise. Le recours à l'IRM fonctionnel nous a quand même apporté un élément d'analyse très intéressant : quand on voit un objet, ou quand on l'imagine, c'est *la même* zone cérébrale qui s'active. Autant dire que, dans un premier temps, pour notre cerveau, ce que nous voyons, ou ce que nous imaginons, a le même statut de réalité. C'est dans un deuxième temps qu'une élaboration secondaire va faire la distinction entre ce qui relève de l'expérience empirique et ce qui relève de la fiction imaginative.

Il serait d'autre part excessivement réducteur de définir l'imaginaire comme le produit de l'imagination. Pour les spécialistes, l'imaginaire désigne un ensemble plus vaste englobant l'ensemble des activités de la psyché qui collaborent à la création des images mentales, parmi lesquelles il y a l'imagination, mais aussi la mémoire, ainsi que les processus de rationalisation participant à l'élaboration symbolique, puis à l'abstraction qui, avec l'aide du langage, conduit aux idées et aux concepts. Je définirai donc l'imaginaire, qui est un *lien* plus qu'un *lieu*, comme un « dynamisme organisateur » des différentes instances de la psyché, ainsi que Gaston Bachelard et Gilbert Durand le désignaient déjà.

Il faut donc admettre que, dans notre relation au monde, nous utilisons le terme « imaginaire » dans deux acceptions : l'une, plus banale, qui est proche du sens de l'adjectif « imaginaire », au sens de « produit de

l'imagination » ; et l'autre, plus rigoureuse, qui fait de l'imaginaire la résultante de l'ensemble des activités de la psyché, organisé en systèmes de représentation du monde. Dans le langage courant, il faut connaître – mais admettre – cette ambiguïté, selon laquelle nos conceptualisations oscillent entre ces deux définitions : de ce fait, suivant nos interlocuteurs, nous ne savons jamais trop à laquelle nous avons affaire.

I. Partons des neurosciences

Pour commencer notre analyse, partons des neurosciences. À partir de la tripartition classique (et maintenant partiellement dépassée) de Paul Mc Lean entre cerveau reptilien, cerveau limbique émotionnel et néocortex¹, Roland Jouvent, dans son livre, *Le Cerveau Magicien*, a recours à une métaphore éclairante, qui revisite la métaphore platonicienne du *Phèdre* (248-249), en évoquant un couple *cheval* (le cerveau émotionnel) – *cavalier* (le néocortex, qui pilote le cheval). Comme il le dit, « le cheval donne *les sens*, et le cavalier donne *du sens* »². L'image a donc une origine sensorielle, qui est comme sa chair ; puis elle est « traitée » à un autre niveau, où elle peut devenir un symbole, qui sera lui-même la base d'une élaboration conceptuelle abstraite. Sur cette base, Douglas Hofstadter écrit :

Je suis convaincu que les explications des phénomènes émergents de nos cerveaux (les idées, les images, le libre arbitre, la conscience) reposent sur une interaction entre le niveau supérieur (les images symboliques) et le niveau inférieur, neural, tous deux étant déterminés l'un par l'autre. Il y aurait donc une résonance : le Moi naît dès lors qu'il a le pouvoir de se refléter.³

¹ On sait maintenant que la théorie de MC LEAN est erronée si on la considère en diachronie : les trois cerveaux ne se sont pas superposés au cours de l'évolution, en diachronie. Les animaux ne sont pas non plus privés de cortex supérieur. Par contre, cette modélisation reste valable, si l'on considère les choses en synchronie : la même structure du cerveau « triunique » existe chez tous les vertébrés. Ce qui change, d'une espèce à l'autre, c'est le développement relatif de telle ou telle structure, étant entendu que l'homme est le champion du développement du cortex supérieur, et des facultés qui vont avec.

² JOUVENT, 2013, p. 151 ; cf. aussi, dans le même sens, les travaux d'A. DAMASIO.

³ HOFSTADTER, 2013, p. 799. – Le neurologue et psychologue Vilayanur RAMACHANDRAN fait ainsi l'hypothèse que, chez l'homme, le cerveau aurait acquis une nouvelle compétence par rapport à l'animal : transformer des informations issues des aires sensorielles primaires (visuelles, auditives, olfactives) en métareprésentations, conduisant à la pensée symbolique. Cf. RAMACHANDRAN, 2005

II. Le processus de symbolisation

Ainsi, dans le monde du vivant, le seuil magique de l'universalité de la représentation, dans lequel Yuval Noah Harari voit le miracle de l'hominisation⁴, est franchi dès que le répertoire des symboles d'un système devient extensible sans limite évidente (de même que l'humanité ne se limite pas à la tribu). Les systèmes qui sont au-dessus de ce seuil ont la capacité de modéliser en eux les autres êtres qu'ils rencontrent, voire, comme les romanciers, de créer de toutes pièces des êtres imaginaires.

Une remarque à ce sujet : la découverte récente des neurones miroirs est une étape déterminante, puisqu'elle associe sensation et élaboration secondaire dans le processus mimétique : dès la naissance, nous nous construisons en regardant autrui. C'est tellement vrai qu'on a découvert dans le cerveau une fonction qui inhibe notre tendance à imiter constamment autrui (ce qui serait infernal, et contre-productif). Dans certaines pathologies, elle est abolie, et les malades imitent constamment le visage et les gestes de leur interlocuteur.

Douglas Hofstadter a une belle formule pour désigner le processus d'apprentissage du monde et des autres par l'homme : chacun de nous est « une recombinaison d'éclats d'âmes empruntés à autrui »⁵. L'étoffe dont nous sommes faits est donc un patchwork de petits morceaux empruntés à des milliers de personnes, nos parents, nos amis, nos professeurs, ceux que nous admirons, des personnages célèbres : voici une pleine confirmation psychologique de la théorie des neurones-miroirs.

III. L'imaginal

L'édifice de la psyché humaine, son imaginaire, s'élabore donc à partir de deux moteurs essentiels : la mémoire et l'imagination. Or il ne saurait y avoir d'imagination sans mémoire. On ne crée pas *ex nihilo*. Nous avons une histoire, un passé. Comme le dit Roland Jouvent, « on ne peut rêver qu'avec les yeux de notre enfance »⁶. Nous y reviendrons. Mais il manque encore un élément important à notre édifice des images, un élément auquel nous conduisent les symboles : l'imaginal.

⁴ HARARI, 2015.

⁵ HOFSTADTER, 2013, p. 331.

⁶ JOUVENT, 2013, p. 34.

Car les spécialistes de la symbologie et de l'histoire des religions repèrent un autre système d'organisation des images : l'imaginal, une notion très intéressante pour notre propos. Qu'est-ce que l'imaginal ? Le terme est de l'islamologue Henry Corbin, grand spécialiste de l'islam shiite. L'imaginal regroupe des images nucléaires, que l'on retrouve très semblables dans la plupart des grandes spiritualités et des grandes religions. C'est comme une mémoire collective de l'humanité. Il y a deux façons de l'analyser :

- comme le font les religions, qui lui attribuent une origine divine ; mais là, nous sortons d'un protocole scientifique.
- ou comme le fait Carl-Gustav Jung : c'est un patrimoine commun de l'humanité, une mémoire collective, dans laquelle puisent chaque culture et chaque individu.

Notre expérience du monde se construit donc à la fois à travers notre histoire personnelle et à travers cette expérience collective, que nous partageons avec le reste de l'humanité et que nous avons en nous sous forme d'algorithme, un peu à la façon dont, sur le plan de la forme, le linguiste Noam Chomsky disait que chaque enfant a en lui la matrice archétypale d'un système universel du langage, qui s'adapte ensuite à sa culture.

Donc l'imaginal n'est, à proprement parler, pas de ce monde, tout en étant la matrice de ce monde et de toutes les images. Derrière lui, il y a une incomplétude, une forme d'absence, qui est elle-même gage de la fécondité de l'image, comme porte ouverte vers d'autres formes, d'autres possibles. Il y a des échos platoniciens chez Bachelard ; et l'on pense au célèbre passage de Mallarmé :

Je dis : une fleur, et hors de l'oubli [...] musicalement se lève, idée rieuse ou altièrre, l'absente de tout bouquet. ⁷

C'est donc en convoquant une part de non-être que l'image libère son potentiel et sa véritable richesse. À titre d'exemple, Henry Corbin nous explique que, pour les traditions spirituelles du soufisme shiite iranien, où il puise son corpus, le monde imaginal (très semblable en ceci à celui du platonisme⁸) donne corps à une autre réalité, qui sert de miroir à l'être

⁷ *Crise de Vers*, Paris, Giraud, 1886, p. 6.

⁸ On sait d'ailleurs que l'islam shiite, dans ses variantes soufies, est l'héritier direct du platonisme. Cf CORBIN 1971. Car pourquoi l'existence serait-elle liée exclusivement aux sens ? Pourquoi ne pas envisager

humain. L'imaginal est donc une sorte de porte d'entrée vers les Idées, et en même temps une matrice, une forme, une *Gestalt* : il ne génère pas un autre monde, mais constitue plutôt une pré-vision du nôtre⁹.

Partant de nos deux définitions, de l'imagination et de l'imaginal, on remarque alors tout l'intérêt de certaines métaphores symboliques récurrentes que l'on trouve en particulier dans les récits initiatiques : par exemple, la figure du métier à tisser traditionnel, qui fonctionne par le croisement d'une chaîne immobile et d'une trame mobile. On le remarquera, ce schéma cosmique fondé sur la complémentarité du stable et du mouvant, trouve comme un reflet dans deux de nos constituants vitaux : la mémoire, dans laquelle nous nous enracinons, et la respiration, qui nous fait vivre. Les deux sont indispensables pour que nous puissions *exister*. Mais, au-delà, ce tissage, ce dynamisme qui s'appuie sur le stable et le mouvant, est une belle métaphore du système de l'image, tel que nous l'avons décrit :

- Une mémoire archétypale, une sorte de réservoir d'images, qui nous irrigue, et qui serait représenté par l'imaginal.
- Mais cette mémoire n'est rien, si elle n'est pas activée, vitalisée, actualisée, mise en situation dans une dynamique de l'action et du vivant. Et c'est précisément le rôle de l'imagination, et celui que Gaston Bachelard attribue à l'imagination scientifique.

IV. Gaston Bachelard et l'imagination scientifique

Pour Bachelard, il faut voir dans l'imagination une opération interne de transformation, un travail d'*auto-organisation*, selon lequel ce qui entre comme image se développe comme symbole, et s'intègre dans un imaginaire ; ce qui était unique accède à un monde d'universaux, où il retrouve l'ensemble des images du même type.

que l'existence, par opposition à l'inexistence, au néant, pourrait être liée à des manifestations qui ne se révéleraient d'abord qu'au psychisme, et non aux sens ? Donner sens à l'imaginal constitue donc une hypothèse cohérente et acceptable, y compris dans un contexte scientifique, pour justifier une pluralité des plans d'existence. Sur ce plan, la physique quantique, avec en particulier les travaux de Niels Bohr, ou les mathématiques, avec les théories de Kurt Gödel, ouvrent des perspectives tout à fait intéressantes, que, faute de temps, nous ne pouvons que signaler ici, et qui viennent corroborer notre théorie d'un imaginaire à plans multiples, *unitas multiplex*.

⁹ WUNENBURGER, 2018, p. 175.

L'image est alors le point de départ d'une sorte d'alchimie sur laquelle, s'élabore le concept, l'idée. Nous retrouvons un thème cher à Gilbert Durand : l'image précède l'idée (sur ce plan, Durand va même plus loin que son maître Bachelard, qui en restait sur une séparation entre imagination et raison). Cette élaboration de l'image en idée n'est possible que grâce au langage qui permet le travail d'épure, de cristallisation faisant émerger l'espèce à partir du spécimen. C'est pour cela que c'est, selon moi, un faux problème d'opposer image et idée : il n'existe jamais de signes langagiers sans sillage visuel, ni d'images visuelles sans accompagnement verbal. Plotin insistait déjà dans ses *Ennéades* (V, 8) sur la dimension visuelle des idées, qu'il comparait à des hiéroglyphes. Mais il est vrai que s'il fallait chercher une antériorité entre image et idée, ce serait bien sûr celle de l'image : les peintres de Lascaux ne possédaient pas de langage au sens où nous l'entendons, et pourtant il y a des concepts derrière leurs peintures.

Dans ce contexte, l'imagination a une double destination :

- soit elle s'installe dans une rêverie en *anima* (relevant du monde nocturne tel que le définit G. Durand), une attitude passive de repos ouverte aux souvenirs nostalgiques, qui va libérer un imaginaire intimiste, fusionnel, régressif ;
- soit elle s'inscrit dans une rêverie en *animus* (relevant du monde diurne tel que le définit G. Durand), et répond aux poussées de la volonté (au sens schopenhauerien) par une transformation active des images, qui deviennent des moteurs et des motivations de l'action.

C'est à cause de cette dimension active de la rêverie en *animus* que Bachelard s'est particulièrement intéressé à l'imagination scientifique, d'abord parce qu'il était scientifique de formation, mais aussi parce qu'elle corroborait de façon exemplaire ses théories sur l'imagination active.

Les épistémologues ont découvert¹⁰ que la démarche du chercheur était loin de relever de la seule logique rationnelle. D'autre part, elle n'était nullement un chemin tout tracé suivant la voie du progrès scientifique : si, pour progresser, le chercheur veut inventer, il faut qu'il sorte de la grande route de l'orthodoxie pour prendre des chemins de traverse, et qu'il innove, qu'il fasse des choix, qu'il prenne des risques (car certains de ces sentiers seront des culs-de-sac).

¹⁰ Cf. MOLES, 1956.

La démarche de l'inventeur n'est d'ailleurs pas forcément volontaire, ni même consciente. C'est le grand mathématicien Henri Poincaré qui évoquait le cas où, dans sa recherche, le savant bloque sur un obstacle. Mais son désir de résoudre le problème continue à travailler, dans l'inconscient. C'est alors au niveau inconscient que l'obstacle est levé : souvent, la solution apparaît en rêve, ou dans le demi-sommeil qui précède le réveil, puis elle parvient à la surface de la conscience claire, qui vérifie les calculs. Réflexion, incubation, illumination, vérification : nous avons là toutes les étapes d'un parcours initiatique. C'est ce même Poincaré qui écrivait : « C'est par la logique que nous prouvons, c'est par l'intuition que nous inventons. »¹¹

En ceci, la démarche du savant inventeur se rapproche de celle de l'artiste, comme le remarquait déjà Paul Valéry¹². Elle repose sur la gratuité, la disponibilité, la liberté, l'acceptation des erreurs, des errances, des retours en arrière. C'est ce que Bachelard appelait la philosophie du « Pourquoi pas ? ». Car les lois dynamiques de la pensée, qui régissent l'imagination, ne sont absolument pas celles de la logique formelle. Maurice Merleau-Ponty le disait déjà : si l'on définit, si l'on classe, on court-circuite l'émergence de l'imagination¹³.

Dans ce contexte, « avoir de l'imagination », c'est être capable de fabriquer un très grand nombre de concepts, qui seront presque instantanément détruits par une vérification sommaire ; l'imagination créatrice sera capable de jauger, dans ces images qui défilent, celles qui, étant originales, méritent le nom de pensées. Car l'humanité s'est construite par ses erreurs. C'est même peut-être cela qui la distingue de l'animal, trop routinier. L'ordre humain se déploie sous le signe du désordre et de l'aléatoire. *Homo sapiens* est donc aussi *homo demens*, et la vérité humaine comporte l'erreur¹⁴. Rimbaud le disait en poète :

Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit
(*Une Saison en Enfer, Délires II, Alchimie du Verbe*).

Et le résultat est étonnant. Il fait apparaître que les moteurs internes de l'innovation sont régis par la lutte contre les conditions naturelles, les

¹¹ POINCARÉ, 1905.

¹² *Morceaux choisis*, Paris, Gallimard, 1930, p. 82.

¹³ MERLEAU-PONTY, 1945.

¹⁴ MORIN, 1973, p. 107 sq.

limitations de l'homme. Il ne peut pas voler, ou voir derrière un mur ; mais il peut en avoir le *désir* ; c'est la force de l'imagination, c'est aussi celle de sa liberté. Dès l'origine, il a exprimé ces désirs dans des mythes ; puis il a inventé des machines, pour se créer des prothèses. Les archétypes de l'innovation et de l'invention sont des actes *contre* la Nature : les ailes de Dédale sont encore inspirées de celles des oiseaux ; mais l'hélice de Léonard de Vinci, qui est le moteur de son hélicoptère, n'existe pas dans la nature.

Ainsi, le savant, l'inventeur, est à la fois un chercheur de chimères, comme le Professeur Tournesol, mais aussi le constructeur de la société. Sans imagination, pas de société : l'imagination joue un rôle civilisationnel capital.

En fait, on le voit, dans le processus de l'imagination scientifique, la pensée rationnelle joue un rôle nécessaire, ordonnateur ; mais en même temps, elle inhibe la créativité. Car malgré leur enracinement dans la mémoire, nos créations imaginaires ne demandent qu'à s'émanciper. Si le cadre est plus flou (poésie, mystique religieuse, sans parler de tout le monde mystérieux des rêves), elles prennent le large, hors contrôle.

D'où l'élaboration par le cerveau de parapets, de systèmes de protection, pour défendre son intégrité et ses équilibres, et aussi pour le rassurer devant ces grands vents qui viennent du large et de l'inconnu. Une des fonctions du cerveau est précisément *l'homéostasie* : maintenir et rétablir l'ordre du corps. Pour y parvenir, le cerveau est relié aux organes sensoriels, qui lui retransmettent les modifications notables du monde extérieur avant qu'elles ne deviennent une menace¹⁵. Mais les menaces peuvent aussi venir de l'intérieur, sous forme de fantasmes, d'angoisses déferlantes, ou d'imagination proliférante. En ceci, l'imagination qui est, on le verra, un des moteurs de l'évolution *d'Homo sapiens*, pourrait aussi constituer une menace. Pour y remédier, le cerveau a édifié des digues, des garde-fous. Nos esprits créent alors une « uniformité stable », et sont rassurés par cette stabilité. Tout se passe comme si des barrières d'auto-sécurité exerçaient un travail de censure, et nous empêchaient d'ouvrir trop brusquement les portes de la connaissance¹⁶. La raison est certes le premier

¹⁵ HÜTHER, 2013, p. 78.

¹⁶ Les artistes ont toujours voulu ouvrir ces portes. On pense à l'*incipit* de l'*Aurelia* de G. de Nerval : « Le rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent

parapet de la conscience, mais elle masque la vue du grand large, accessible aux seuls créateurs, comme défricheurs – et déchiffreurs – d'inconnu : Nerval, Rimbaud, Baudelaire, Artaud, Van Gogh, *et alii*....¹⁷

Donc, l'imaginaire serait, lui, la conjonction de ces deux dimensions complémentaires de notre psyché : l'imagination, comme affirmation de la

du monde invisible », et à la pratique du *duende* par les toreros et les chanteurs de flamenco. Cf. THOMAS, 2007.

¹⁷ Nous touchons là à toute l'histoire de la pensée occidentale, comme censure de l'imagination. Pascal parlait déjà de l'imagination comme « maîtresse d'erreur et de fausseté » (*Pensées*, 82 B), ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas d'y avoir recours pour emporter notre adhésion, par exemple dans sa parabole des deux infinis. Dans cette tradition, qui est ensuite celle des Lumières, les croyances imaginatives ou intuitives ont été *persona non grata* pour une longue tradition intellectualiste, qui les réduit à des constructions *imaginaires*, dans le sens banalisé du terme, c'est-à-dire considérées comme pures chimères sans intérêt parce que sans existence réelle, n'ayant d'existence que pour le sujet qui les produit. Dans cette perspective, ces productions imaginaires, qui n'expriment que les émotions et les passions du corps, ne peuvent déboucher que sur des processus d'*illusion collective*, quand elles s'élaborent en référents collectifs (les textes littéraires d'imagination, mais aussi les religions, et les mythes). C'est, encore au XIX^{ème} s., la thèse de Feuerbach, et surtout celle de Marx, désignant la religion comme « l'opium du peuple ». Freud, quant à lui, tenait déjà (un peu rapidement) pour acquis que la conscience était néo-corticale, qu'elle appartenait à la partie « supérieure » de notre cerveau, la plus récemment évoluée. On retrouve donc, bien enracinés chez Freud, les mêmes préjugés et la même dévalorisation des fonctions intuitives, ou de l'imagination, qu'il y avait déjà chez Descartes, privilégiant la *res cogitans*, seul privilège de l'âme humaine (*cogito ergo sum*), au détriment de la *res extensa*, le corps, que nous partageons avec les animaux. — Au XX^{ème} s., Sartre est toujours dans cette logique quand, dans *L'Imaginaire*, il dévalue l'imagination et retourne aux positions classiques, accommodées à la sauce structuraliste, en décrivant l'acte d'imagination comme une *double néantisation* : poser un objet en image, c'est à la fois poser un néant, et néantiser le réel. Donc, pour Sartre, l'imagination et la perception s'excluent l'une l'autre. Les neurosciences démontreront la fausseté d'une telle analyse, en montrant, comme on l'a dit, que voir un objet, ou l'imaginer, activent la même zone cérébrale. — Il y avait eu, certes, au XIX^{ème} s., des tentatives, en particulier de la part du romantisme et de l'illuminisme, pour imposer un primat de l'imagination, et en particulier une ontologie des mondes parallèles, mais leur audience était restée marginale, et teintée de suspicion, car elles n'étaient pas en mesure de conférer une crédibilité raisonnée à leurs énoncés : l'imagination restait la « folle du logis ». Pourtant, ces courants s'appuyaient sur une longue tradition spirituelle, en particulier dans les sociétés non-européennes, qui posait en principe que les perceptions suprasensibles n'étaient pas toujours des fantasmes, mais des intuitions correspondant à une forme de réalité invisible aux sens. Mais toute science de l'imaginaire restait suspecte, dans la mesure où, comme nous l'avons dit, elle ne pouvait donner lieu à aucun protocole expérimental, et échappait donc aux seuls critères reconnus par la science occidentale. — À partir du XX^{ème} s., ces représentations liées à l'imagination vont être labellisées par des discours spéculatifs ayant enfin une autorité scientifique : la psychologie, l'étude des rêves, la sémiotique, les sciences cognitives, mais aussi la physique quantique et les neurosciences. La communauté scientifique dispose enfin de méthodologies spécifiques permettant de donner un statut raisonné à l'étude des différentes activités de l'imagination. En particulier, et pour s'en tenir aux sciences humaines et à l'anthropologie, les travaux de Bachelard, Jung, Eliade, Corbin, Durand, Morin, Le Moigne, ont permis de ramener les études sur l'imagination « dans la sphère d'une intelligibilité acceptable par des esprits positifs (s'ils se sont, du moins, libérés de leurs préjugés positifs) » (WUNENBURGER, 2018, p. 178).

liberté humaine ; et l'imaginal, comme espace-ressource, nous renvoyant à plus grand que nous. Sans l'imagination, il ne se passe rien ; mais sans l'imaginal, rien ne peut se faire.

Conclusion – Pour une métaphysique de l'image

Il ressort de ce que nous avons dit que le fonctionnement de notre pensée est loin d'être rationnel. Ce sont les artistes, les inventeurs, les créateurs, qui nous donnent la meilleure idée de ce que peut en être la forme accomplie et aboutie.

Car, pour les positivistes, on ne peut parler que de ce qui est clair. Mais alors, on ne peut parler de presque rien, et en particulier, pas de l'imagination, ou alors négativement, en la définissant, avec Pascal, comme « maîtresse d'erreur et de fausseté ». Nous avons vu pourtant que les avancées de Gaston Bachelard, et de Gilbert Durand, tendent à fonder le statut de l'imagination aujourd'hui : un moteur de la créativité, et surtout une preuve que notre réalité n'est qu'un niveau, un fragment de la réalité totale. Nous espérons avoir montré que l'imagination ne se comprend, en fait, que dans sa relation avec l'imaginal, dans le dynamisme organisateur de nos imaginaires.

À une époque, la nôtre, où la notion d'imaginaire se dévalue et devient, chez beaucoup d'individus, un gavage inculte et passif, devant les images de la télévision et celles de la publicité, – et non pas une individuation, qui soit à la fois une affirmation de notre liberté existentielle, comme le proclame notre imagination, et une construction initiatique de soi se référant à un imaginal qui donne sens, au carrefour de l'imagination et de l'esprit critique –, il est sans doute bon de rappeler les extraordinaires possibilités émergentes de notre cerveau en général, et de notre imagination en particulier. Elle apparaît bien comme le moteur d'un système imageant, d'un imaginaire à la fois universel et spécifique à chacun d'entre nous, qui en a sa propre entrée.

Il est alors possible de voir les choses de manière optimiste : justement parce que nous sommes en crise, nous sommes dans un moment d'attente et de désenchantement, non par manque d'images – nous en sommes saturés – mais par manque d'images ayant du sens ; dirons-nous : par manque d'imaginaire ? L'attente même que génère le *Zeitgeist*, le

sentiment de l'absence, du manque de sens, peuvent alors nous ouvrir à ce « plus grand que nous » qui fonde les dynamismes de l'imaginaire.

Bibliographie

- CORBIN Henry, 1971 : *En Islam iranien. II – Sohrawardî et les Platoniciens de Perse*, Paris, Gallimard.
- DURAND Gilbert, 2016 : *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod (12^e édit.).
- GUILLEMANT Philippe, 2018 : *La Physique de la Conscience*, Paris, Trédaniel.
- GODINHO Helder, 1998 : « Gilbert Durand », in *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire* (THOMAS Joël. dir.), Paris, Ellipses.
- HARARI Yuval Noah, 2015 : *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, Paris, Albin Michel.
- HOFSTADTER Douglas, 2013 : *Je suis une boucle étrange*, Paris, Dunod.
- HOLTON Gerald, 1981 : *L'Imagination scientifique*, Paris, Gallimard.
- HUSTVEDT Siri, 2018 : *Les mirages de la certitude. Essai sur la problématique corps-esprit*, Paris, Actes Sud.
- HÜTHER Gerald, 2013 : *L'influence des images extérieures*, Paris, Le Souffle d'Or.
- JOUVENT Roland, 2013 : *Le Cerveau magicien. De la réalité au plaisir psychique*, Paris, Odile Jacob.
- MERLEAU-PONTY Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, NRF.
- MOLES Abraham, 1956 : *La Création scientifique*, Genève, Kister, 1956.
- MORIN Edgar, 1973, *Le Paradigme perdu : la nature humaine*, Paris, Le Seuil.
- NEWBERG Andrew et D'AQUILI Eugene, 2003 : *Pourquoi « Dieu » ne disparaîtra pas. Quand la science explique la religion*, Paris, éd. Sully.
- OUGHOURLIAN Jean-Michel, 1982 : *Un mime nommé désir*, Paris, Grasset.
- OUGHOURLIAN Jean-Michel, 2013 : *Notre troisième cerveau*, Paris, Albin Michel.
- OUGHOURLIAN Jean-Michel, 2017 : *Cet Autre qui m'obsède. Comment éviter les pièges du désir mimétique*, Paris, Albin Michel.
- POINCARÉ Henri, 1905 : *La Valeur de la science*, Paris, Flammarion.

- RAMACHANDRAN Vilayanur S., 2005 : *Le Cerveau, cet artiste*, Paris, Eyrolles.
- SARTRE Jean-Paul, 1940 : *L'Imaginaire*, Paris, Gallimard.
- SARTRE Jean-Paul, 1950 : *L'Imagination*, Paris, P.U.F.
- THOMAS Joël (dir.), 1998 : *Introduction aux méthodologies de l'imaginaire*, Paris, Ellipses.
- THOMAS Joël, 2007 : « Passer la limite : le *duende*, une rencontre entre les mythes gréco-romains et notre imaginaire contemporain », dans *Latomus*, 66, fasc. 3, Bruxelles, p. 718-726. En ligne sur HAL.
- WUNENBURGER Jean-Jacques, 2003 : *L'Imaginaire*, Paris, P.U.F. « Que sais-je ? ».
- WUNENBURGER Jean-Jacques, 2018, « La créativité imaginative, le paradigme autopoïétique (Kant, Bachelard, Corbin) », in *Imagination, imaginaire, imaginal* (Cynthia FLEURY dir.), Paris, P.U.F.